

Je viens d'acheter à Jeanne sa première brosse à dents. Alors que je vais la déposer dans le verre ad hoc, voisin du verre à dents, j'y trouve un bouquet bariolé de brosses usagées. Je serais bien en peine de savoir à qui chacune appartient. Une d'entre elles est la mienne — blanche, recouverte de son capuchon. Deux autres — lesquelles ? — sont sans doute celles de Marius et Merlin. Mais les autres ?

Peut-être y a-t-il là des brosses de mon ancien colocataire et celles de ses enfants ; d'anciennes brosses des miens, auxquelles se seront ajoutées celles rapportées des vacances, achetées à la va-vite parce qu'on avait oublié celles-ci. Peut-être une achetée pour Flot. Peut-être une délaissée par Chicoue.

Je pense alors au nécessaire qu'on place chez l'autre, au début d'une histoire de couple. On n'habite pas encore ensemble, chacun conserve chez lui ses affaires de toilettes. Mais on est souvent chez l'autre, on trouve commode d'y disposer du minimum ; pour moi : une brosse à dents, un rasoir, de la mousse à raser, mon eau de toilette, un peu de linge. Avec Flot, nous nous sommes tant quittés, tant retrouvés, combien de brosses à dents avons-nous achetées ?

Pico-installation de l'un chez l'autre, qui accepte la minuscule perturbation de son intérieur. C'est un joli rituel, l'achat pour l'un de ce qui restera chez l'autre, comme le germe d'une cohabitation possible. C'est un beau symbole, ces deux brosses qui se côtoient dans un même verre. Et quand l'aventure tourne court, c'est un vilain témoin, scorie du couple mort-né, cette brosse qui ne frotte plus aucune dent. Quand on la jette, ça panse le passé.